



Léonie KERFORN née BOICERVOISE
née le 3 mai 1901 à Paris
décédée le 1^{er} mars 1973 à Nantes
Résistante arrêtée le 26 mai 1942 puis déportée
Réseau «Confrérie Notre Dame de Castille»
Ravensbrück – Matricule 3001

Léonie est l'arrière grand-mère de Daphné Fontaine 1ere S2

Janine Ordonnaud, mon arrière grand-mère, a vu le jour le 19 juin 1924 ; elle est la fille d'isabelle et André Ordonnaud, avec lesquels elle vit à Paris, rue Sedaine, dans un petit appartement du 17ème arrondissement.

Alexandre Goosens, mon arrière grand-père, est né en Belgique, à Anderlecht, le 1er juin 1924 ; il est le fils de Jean Goosens et de sa femme Anastasie, qui se sont installés à Paris 18 rue de Sedaine quand Alexandre n'avait que quelques années.

Tous deux ont 16 ans lorsque le 10 mai 1940 les armées allemandes déferlent sur la France : Janine se souvient comment la radio exhortait la population à fuir, en diffusant des récits d'atrocités commises par les soldats allemands, mais elle n'a pas entendu le discours du 17 Juin du Maréchal Pétain, ni celui du 18 Juin du général de Gaulle, car elle était déjà sur les routes, dans l'exode, sa famille voulant gagner Bergerac, où vivait sa grand-mère maternelle. Tous les ponts sur la Loire ayant été dynamités, la famille a finalement regagné son domicile au bout d'une semaine. L'occupation commence, la vie est dure et Janine doit trouver du travail. Le père de Bob, meilleur ami d'Alexandre, lui en propose et ainsi, les jeunes gens, qui se connaissent déjà de vue, vont se rapprocher, d'autant plus que tous deux sont membres des scouts de France. Dans Paris occupé, Janine est surprise par l'attitude des soldats allemands, qui sont toujours très bien élevés et courtois : « correct » est l'adjectif qui lui monte naturellement aux lèvres, comme il était si souvent prononcé par les Parisiens de cette époque. Elle demeure une jeune fille de 16 ans, insouciant, qui laisse sa mère gérer le foyer et ne se préoccupe guère des côtés matériels de la vie quotidienne. Janine se souvient d'une anecdote qui la fait encore beaucoup rire aujourd'hui et qui illustre bien cette insouciance. Elle prenait chaque jour le métro place de la Bastille pour se rendre à son travail avec son amie Baloo (en réalité Odette Lecomte) et Bob : Compte tenu des pénuries d'essence provoquées par les problèmes de ravitaillement, le taxi-vélo et le métro sont les moyens de transport les plus courants. Ils s'engouffrent alors dans les rames bondées et se retrouvent parfois nez à nez avec des soldats allemands. Bob, réputé pour sa témérité, ne ratait pas une occasion de lancer une réflexion tendancieuse ou bien d'administrer surnoisement un coup de coude bien placé. Baloo, quant à elle, munie d'une petite paire de ciseaux de couturière, s'amusait à sectionner les rubans qui pendaient des bérets allemands. En apparence, des jeunes joyeux, ne perdant pas une occasion de s'amuser : Janine ignore qu'Alex et Bob ne jouent pas toujours : à 16 ans à peine, ils ont tous les deux ralliés les rangs de la Résistance, mais elle n'en sait rien. Même à sa fiancée, Alex ne dit rien : sous prétexte « d'aller au ravitaillement » pour sa mère, dont il est le seul soutien, il disparaît parfois quelques jours puis réapparaît, toujours joyeux et insouciant. : en fait il a participé à plusieurs actions de lutte dans le cadre de la Résistance. Vraisemblablement, il devait s'agir de participation à la presse clandestine, la diffusion de

tracts, la production de faux papiers, la mise sur pied de filières pour aider ceux qui étaient pourchassés, d'organisation de manifestations comme celle du 11 novembre 1940 à Paris (la commémoration est interdite, mais ce jour là, la manifestation d'une partie des lycéens et des étudiants parisiens souhaitant rendre hommage aux morts de la Grande Guerre est préparée de façon désordonnée par de petits groupes et quelques individus. Elle se conjugue avec la protestation organisée par des lycéens et étudiants communistes contre l'arrestation du savant Paul Langevin. Des cris « Vive de Gaulle » éclatent : ils témoignent de la connaissance de l'existence et de l'action du général. Même si la répression fut moins brutale que ne la décrit la BBC, le retentissement fut assez considérable), ou la campagne des « V », comme victoire, tracés sur les murs avec à côté la croix de Lorraine ; peut être aussi d'actions plus militaires de sabotage, mais il ne lui raconte rien. Ils ne parlent pas de politique, n'évoquent jamais ce général français qui encourage au combat sur les ondes de la BBC, qu'il est interdit d'écouter et dont les messages sont brouillés, mais elle sait que des mouvements de résistance s'organisent : son père est parti pour le Service du Travail Obligatoire, mais il a profité d'une permission, obtenue après une année dans l'usine Krupp à Karlsruhe, pour s'évader. Sans qu'elle connaisse les détails, son père a reçu de faux papiers et travaille dans les cuisines d'un campement militaire allemand ! Sa mère et elle ne le voient plus que rarement, il faut être prudent. Son histoire témoigne de l'existence de réseaux organisés et connus de la population. Se retrouvent dans cette histoire, qui est celle de mon arrière grand-mère, des traits essentiels des mouvements de résistance : les résistants sont des deux sexes, très jeunes le plus souvent et respectent rigoureusement le secret. A cet âge, ils assument de lourdes responsabilités, ne fanfaronnent jamais, cachent leur engagement même à leurs proches. Ils agissent par idéalisme : L'histoire d'Alex est exemplaire ; il est Belge, n'a pas la nationalité française, et ne l'acquerra que longtemps après la guerre et la naissance de ses enfants, mais il combat pour cette France qui incarne encore, malgré la présence du maréchal Pétain, des valeurs républicaines, contre ces Allemands dont les Belges gardent un atroce souvenir de la première guerre mondiale... Le 26 août 1944, la joie éclate dans les rues de Paris, toutes les cloches de toutes les églises carillonnent : Paris fête la fin de son cauchemar, on s'interpelle, on s'embrasse sans se connaître, en détruisant joyeusement les derniers symboles de la présence allemande, acclamant les libérateurs français et américains. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes affluent vers les Champs Élysées, qui sont bientôt noirs de monde : après avoir ranimé la flamme du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe, le général de Gaulle, suivi des membres du gouvernement provisoire et des chefs de la Résistance, effectue une descente des Champs Élysées sous les acclamations, effaçant ainsi le souvenir cuisant d'un autre défilé de juin 1940. Janine et sa famille se rendent sur le parvis de Notre-Dame pour acclamer le général de Gaulle : elle a mis sa plus jolie robe et porte les couleurs du drapeau français. Elle se remémore avec émotion cet après-midi historique : à 15H45, une fusillade a éclaté, des hommes, depuis les toits tirent en direction du parvis, sur lequel c'est la panique la plus totale, la famille se réfugie dans le cloître. De cette journée, Jeanine garde le souvenir mémorable du général de Gaulle resté impassible durant la fusillade et entrant triomphant dans la cathédrale de Paris. En septembre 1944, Alex et son camarade Bob s'engagent dans les troupes du général de Gaulle et du général de Lattre de Tassigny pour continuer le combat en Alsace et sont incorporés dans la première division blindée : Bob trouve la mort dans ces derniers combats, à tout juste 20 ans... La vie a ensuite poursuivi son cours pour Alex et Jeanine et c'est une autre histoire, mais jamais mon arrière grand-père n'a tiré vanité de sa conduite pendant la guerre, il jugeait qu'il avait été de son devoir de ne pas se soumettre et de combattre par tous les moyens et de toutes ses forces aux côtés des Français, dont il n'avait pas encore la nationalité, au nom d'une certaine idée des droits de l'homme, qu'il avait reconnue dans cette forte personnalité, qui depuis Londres entretenait

inlassablement la flamme de l'espoir et qu'il a suivi jusqu'à l'armistice. Sur son activité dans la Résistance, il n'a plus jamais rien dit.

L'histoire de Léonie Kerforn

Léonie, Georgette, Boiscervoise est née le 3 mai 1901 à Paris, de Léon Boiscervoise, journaliste et de Maire Gervier. Elle s'est mariée le 3 janvier 1924 à Versailles avec René Kerforn, et le couple s'est installé à Nantes en 1925. Ils y ont ouvert un commerce de chaussures et de cordonnerie rue Jean Jaurès. Ils y vivent toujours, avec leurs trois enfants, quand la guerre éclate. Pour les Allemands, la ville est un objectif de choix, avec son port, ses chantiers navals, ses gares, industries, son aéroport. La ville est située dans la zone officiellement occupée par l'armée allemande et le littoral est déclaré zone interdite : en conséquence, le port et les gares sont immédiatement occupés.



Dès la déclaration de guerre, René a été mobilisé, mais reste encaserné à Nantes : lorsque les Allemands arrivent, il est fait prisonnier avec 45 000 autres hommes et interné au centre de séjour surveillé de Choisel (c'est ainsi qu'on l'appelle) à Châteaubriant, jusqu'au transfert vers l'Allemagne, en janvier 1941. René, qui est tombé malade, est rapatrié à l'hôpital Broussais et est démobilisé pour raisons de santé peu de temps après. Du fait de sa situation, Nantes connaît pendant la guerre des conditions particulièrement difficiles, car elle a été régulièrement frappée par des raids aériens, déclenchés par les Alliés dans leur lutte contre l'Allemagne nazie. Un climat d'oppression générale s'instaure, créé par le rationnement et une armée allemande omniprésente : les gens qui ont vécu à cette époque se souviennent du bruit des bottes des soldats qui passent régulièrement dans les rues, des contrôles réguliers, de la mise en place du couvre feu de 21 heures à 5 heures. Spontanément, la Résistance s'est organisée : Léonie continue à tenir le magasin avec l'aide de deux employées, mais elle a entendu le discours du général de Gaulle diffusé par la BBC le 18 juin et ne craint pas d'affirmer haut et fort ses idées, elle est manifestement très patriote et n'accepte pas l'armistice : elle est contactée par la famille Lavedrine qui tenait un commerce de spiritueux dans la rue Jean Jaurès et c'est ainsi qu'elle entre dans le réseau du colonel Rémy. Gilbert Renaud, dit le colonel Remy, est un sympathisant de l'Action française, issu de la droite catholique et nationaliste, qui s'est lancé dans la production cinématographique en 1936. Lui aussi entend l'Appel du 18 juin et refusant l'armistice demandé par le Maréchal Pétain, il passe à Londres à bord d'un chalutier parti de Lorient. Il est ainsi parmi les premiers hommes à rallier le général et se voit confier par le colonel Passy (André Dewavrin, dit le colonel

Passy est né le 9 juin 1911, fut le chef des services secrets de la France libre, le Bureau Central de Renseignements et d'Action auprès du général de Gaulle) la création d'un réseau de renseignements sur le sol français. En août, il crée avec Louis de la Bardonnie, lui aussi engagé dans la Résistance dès 1940, le réseau CND-Castille : Louis de la Bardonnie est plus spécifiquement chargé du passage de la ligne de démarcation, qui sépare la zone occupée par les Allemands de la France non occupée, jusqu'en 1942, car il est propriétaire viticulteur à Saint-Antoine-de-Breuil, en Dordogne. Son château de La Roque abrite de nombreux résistants et c'est là qu'est installé le 1er poste émetteur de la France libre en février 1941, la liaison avec Londres devenant opérationnelle dès le 17 mars 1941. Leur réseau est l'un des plus importants de la zone occupée, et les renseignements qu'il communique sont à l'origine de plusieurs succès militaires, comme les attaques de Bruneval et Saint-Nazaire. Convaincu qu'il faut mobiliser toutes les forces disponibles contre l'occupant, le colonel Remy fait taire les divergences politiques profondes et entre en contact avec le parti Communiste français par l'entremise de Pierre Brossolette, (membre de son réseau qui part en avril 1942 pour Londres, où il devient un responsable du BCRA.) En effet, le 20 octobre 1941, le Feldkommandant de la ville de Nantes, le lieutenant-colonel Hotz (qui avait en tant qu'ingénieur travaillé dans cette ville avant la guerre et en était donc connu) est abattu dans le centre ville. Cette exécution est attribuée à deux communistes parisiens, Gilbert Brustlein et Spartaco Guisco qui ont ensuite regagné la capitale. Le surlendemain, en représailles, 48 otages sont fusillés (5 Nantais sont ensuite fusillés sur le Mont Valérien à Paris). Le 11 novembre 1941, le général de Gaulle donne sur la BBC la consigne de ne plus abattre d'Allemands sur le territoire occupé et octroie la croix de Compagnon de la Libération à Nantes, qui devient la première ville à recevoir cette distinction. Ainsi, ce réseau s'est particulièrement illustré dans l'action de recueillir et regrouper des renseignements susceptibles de servir Londres, de transmettre des mots d'ordre et des consignes, de faciliter et aider les déplacements d'agents chargés de missions y compris leur hébergement, d'organiser le retour sur Londres soit des agents soit des aviateurs tombés sur le sol français, de venir en aide aux personnes traquées et enfin d des actions de résistance Accessoirement, les membres étaient chargés d'assurer le financement du réseau en vendant, par exemple, des insignes tricolores ou des photos du général de Gaulle. En effet, si la Résistance active et organisée n'a rassemblé que peu de personnes, elle n'aurait jamais pu survivre ni se développer sans les multiples complicités populaires. Chaque agent ne connaissait que quelques contacts en amont, mais était aussi chargé de trouver des contacts en aval. Un agent fut arrêté alors qu'il tentait de vendre ces insignes et portraits dans un café. Questionné et torturé à Nantes, il donne le nom de Léonie Kerforn, qui est arrêtée le 26 décembre 1941 par les Allemands et incarcérée à la prison de la Santé à Paris. Après un jugement sommaire à Aix-la-Chapelle, elle est condamnée à 25 ans de forteresse. Elle est conduite d'abord à Lübeck puis Hambourg et enfin le camp d'internement de Ravensbrück, dont elle ne sortira qu'au mois d'Avril 1945



*Léonie Kerforn,
recueillie 6 mois par la Croix Rouge
Suédoise à la libération
du camps de Ravensbrück*

Entrée en 1941 au réseau C.N.D. Castille déportée, gravement malade, M^{me} KERFORN reçoit un ruban rouge bien mérité

Chargée de recueillir des renseignements destinés au Gouvernement français de Londres, au réseau « C. N.D. Castille » dès janvier 1941, en qualité d'agent P. 2, entra M^{me}



R. p. « RÉSISTANCE DE L'OUEST »
M^{me} KERFORN.

Léonie Kerforn. Pour venir en aide aux personnes traquées et notamment aux Anglais, elle effectuait aussi des collectes, vendait des insignes et des photos patriotiques.

Dénoncée une première fois, elle fut arrêtée le 27 décembre 1941, ainsi que son mari, sa fille et son futur gendre. De la maison fouillée furent chassés les deux plus jeunes enfants que des voisins, puis leur

grand-mère devaient accueillir.

Après deux mois de séjour à la maison d'arrêt, M^{me} Kerforn retrouva sa liberté. Dès le 2 avril 1942, la Gestapo de nouveau l'arrêtait.

Internée à Nantes, puis à la prison de la Santé à Paris, elle s'achemina vers les prisons de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, où elle fut condamnée à 25 années de forteresse.

Dans les cachots de Lubeck, les mauvais traitements l'avaient paralysée. Néanmoins, le camp de Ravensbrück devait être une nouvelle étape de son calvaire.

Récueillie par la Croix-Rouge Suédoise, à la veille de l'arrivée des troupes américaines et russes, M^{me} Kerforn, après six mois de repos en Suède, était rapatriée par avion en octobre 1945.

Pour sa courageuse action patriotique, M^{me} Kerforn bénéficiait déjà de la Croix du combattant, la Médaille de la Résistance et la Médaille des Déportés de la Résistance. Un récent décret vient de lui attribuer la Croix de la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palme.

Depuis quelques mois, M^{me} Kerforn a quitté Nantes pour se retirer à Pasquaud, près de Corsept.

La distinction, qu'à plus d'un titre elle méritait, fut saluée par ses nombreux amis, ses compagnons de lutte, avec une légitime satisfaction, à laquelle « La Résistance de l'Ouest » ajoute ses très sincères félicitations.

Elle n'est rapatriée sur Paris que le 14 septembre 1945, ne rentre à Nantes que le 22 septembre 1945. Elle est devenue paraplégique, conséquence des dures conditions de détention vécues, sur lesquelles elle a toujours refusé de s'étendre, assumant jusqu'au bout la pleine responsabilité de son engagement, et passa le reste de sa vie dans un lit ou une voiturette.

Après la guerre, elle reçoit une attestation d'appartenance aux Forces Françaises Combattantes (FFC) du réseau CND Castille en tant qu'agent P2 à compter du 1er janvier 1941, chargé de mission de 3ème classe avec le grade de sous-lieutenant. Elle est décorée du grade d'Officier de la Légion d'Honneur le 3 novembre 1964.

Mon arrière grand –mère a rédigé avant sa mort le récit de ses mois de détention : on peut y lire le remord d'avoir survécu quand tant d'autres étaient mortes dans le camp de Ravensbrück, son sentiment de décalage par rapport aux autres, après sa libération (qui ne la quittera jamais tout à fait), sa foi en Dieu, son patriotisme (probablement la source de son engagement) lorsque dans le train qui les transporte vers l'Allemagne, elle et ses compagnes chantent la Marseillaise....elle a payé cher son engagement aux côtés du général de Gaulle mais ne l'a jamais remis en question, tant pour elle il était naturel de combattre de toutes ses forces et de ne pas abdiquer devant l'enne